

ce terme approprié si vous n'en faisiez pas partie ? », insistent-ils. Il dut expliquer que le mot n'avait rien d'occulte. On s'en convaincrerait facilement en consultant un dictionnaire. Au reste, il ne se défendrait pas d'être franc-maçon s'il l'était réellement.

Enfin, ils en eurent assez, et lui, réintégra sa cellule de 2 mètres carrés, où on avait mis une couverture pour la seconde nuit.

\*\*

Solitude épuisante, épouvante, dans le froid de ces interminables journées de 24 heures d'obscurité, coupées seulement d'une promenade de 10 minutes dans la cour de la prison, pour vider les tinettes.

\*\*

Le troisième matin, profitant d'un moment de conversation entre deux gardiens, M. Cittanova s'approche de M. Borgel : il a eu dans la nuit une crise de cœur, a appelé en vain, se sentant partir, mais personne ne l'a tiré de son affreuse angoisse. Le laissera-t-on mourir comme un chien ?

Le malheureux demeurera plusieurs semaines en prison. maintes fois questionné, expiant peut-être le crime d'avoir deux gendres peu orthodoxes aux yeux des nazis.

Quant aux autres prisonniers, ils eurent seulement à répondre à un interrogatoire d'identité et à faire connaître leur curriculum vitae. Les Allemands jugèrent cependant nécessaire de les conserver une dizaine de jours, élargissant par avance, MM. Gallula et Borgel. Il était bien temps pour celui-ci, il avait épuisé son quatrième et dernier mor-

ceau de sucre. Ne pouvant se résigner à goûter au brouet de la prison, il s'était en effet uniquement nourri, pendant son incarcération, de quelques morceaux de sucre qu'il conservait généralement sur lui.

En le relâchant, l'officier S.S. qui paraissait le chef, lui dit que ses déclarations ayant été reconnues exactes, il était libéré, à la condition toutefois, d'aller tous les jours, soir et matin, faire constater sa présence à la Kommandantur, au 168 avenue de Paris.

\*\*

S. S. Kommando, 168 avenue de Paris. Villa aimable, que rien ne vouait à un aussi triste sort, et dont les propriétés avaient été chassés, brutalement, ayant le malheur, bien qu'aryens, d'avoir un nom à consonnance juive.

Certain soir, vers 8 heures, attendant, près de la villa, mon père que j'accompagnais dans ses visites quotidiennes, aucun cocher ne voulant se risquer dans la nuit jusqu'en ces endroits maudits, je me vis soudain encadré par deux soldats qui me parurent géants. Ils avaient jugé mon attitude suspecte. Ils m'entraînèrent, et je dus m'expliquer avec un officier parlant français, pour être relâché. La visite se prolongeait, je m'éloignai un peu.

Après quelques minutes, j'entendis des appels. Mon père, ne me trouvant plus, s'inquiétait à mon sujet, craignant sans doute que je n'aie été emmené par les Allemands surpris de ma présence. J'accourus, mais, entre temps, il avait failli tomber dans une tranchée-abri creusée en face, invisible dans l'obscurité totale. Je le trouvai profondément impressionné de ma disparition.

Après cet incident, il obtint de n'aller à la Kommandantur qu'une fois par jour, le matin.

Ainsi s'écoula une semaine, lourde d'appréhensions et de tension nerveuse.

Cette période fut marquée par le flux et le reflux des nouvelles sur la tournure des opérations militaires, nous soumettant à un régime alterné d'espoirs et de déceptions. Le dimanche 29, on entendit la canonnade toute la journée. On était tenté de reprendre le vieux refrain révolutionnaire : « Vive le son, vive le son du canon ».

Les visites à la Kommandantur se traduisaient par une attente plus ou moins longue de l'officier interprète, quelques demandes insignifiantes. Un jour, cependant, alors que les réquisitions d'appartements israéliites prenaient des proportions inquiétantes, l'Allemand demanda, se défendant de vouloir les occuper, une liste d'un millier d'appartements habités par des Juifs. Le Président se récria vivement, le chiffre fut réduit; il laissa espérer une liste qu'il se garde de remettre. On l'oublia.

\*\*\*  
D'autres préoccupations vont maintenant retenir l'attention des Allemands.

Le Colonel Rauf va entrer en scène; nous sommes au cœur du drame. C'est le 6 décembre 1942!

6, 7, 8 DECEMBRE

R A U F

C E jour-là, dans la matinée, M. Borgel réunissait son Conseil pour discuter de l'importante question des réfugiés de Bizerte et de l'aide à leur apporter.

Il vint avec quelque retard à la réunion, ayant dû faire sa visite quotidienne à la Kommandantur. Rien de nouveau à communiquer de ce côté: on aborda le problème des réfugiés.

Il arrivait journellement des centaines, des milliers d'habitants de la ville bombardée, tristes convois de camions encombrés de familles ayant dû abandonner leurs foyers, leurs biens, souvent séparées d'enfants, de parents, partis par d'autres voies. Ces malheureux ont pu emporter bien peu de chose, offrant le spectacle devenu hélas familier au cours de ces années douloureuses, de visages hâves, apeurés, d'enfants enroulés dans une couverture, que l'on essaie d'endormir sans y parvenir, assis sur des valises au coin d'une place, en attendant d'être dirigés vers un centre d'accueil.

Il y avait déjà 1.200 Juifs parmi ces Bizertins. Le Secours National les avait donnés en charge à la Communauté, et celle-ci devait pourvoir à leur hébergement, à leur